

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Supplément à "La Voix de l'Écolier"

DU 15 JUILLET 1877.

LE ROBINSON D'EAU DOUCE.

CHAPITRE XIV.

Je m'embarque.

Cet événement qui mit le feu aux poudres, le voici : je reçus de Julien Caseneuve, mon ancien ami, une longue missive. Il était à Rio-Janeiro et me racontait, dans un style entraînant, son séjour dans une île déserte de l'Océan.

Le premier effet que produisit sur moi cette lecture fut de me dégoûter de la Gartempe et de ses bords. Que tout cela me semblait mesquin et ridicule ! Peu à peu cependant je revins à une autre situation d'esprit.

—Lorsqu'on n'a pas ce qu'on désire, pensai-je, il faut se contenter de ce qu'on peut avoir.

Toute petite qu'elle était, l'île du Grand-Chef avait des charmes : pourquoi n'y séjournerais-je pas quelques heures ?

La tentation devint si forte que je n'essayai plus de lutter. Ce fut froidement et de propos délibéré que je méditai mon plan d'embarquement. Je ne voulais répondre à Julien Caseneuve qu'au retour de cette expédition et lorsque je pourrais lui dire :

—Et moi aussi, j'ai vécu dans une île déserte.

Le jury le plus indulgent ne pourrait pas trouver à ma faute les moindres circonstances atténuantes, tant cette faute fut préméditée. Ce fut un acte de folie, sans doute, mais un acte de folie lucide et calculée. J'en avais si parfaitement conscience que tout en le commettant j'essayai de diminuer les conséquences funestes qu'il pouvait avoir soit pour moi, soit pour les autres.

Cette partie des mémoires de mon enfance n'est pas propre, je le sens bien, à me gagner la sympathie du lecteur. Lorsque, cédant à la générosité de mon caractère et, poussé par l'amitié, j'ouvrais à Julien Caseneuve la porte de sa prison, j'étais excusable. Rien de pareil ici. L'égoïsme pur est mon mobile. C'est uniquement pour satisfaire un caprice et un caprice déraisonnable et bizarre que je vais plonger dans l'inquiétude M. Aubrun et les Léonard, et déchirer le cœur de ma mère.

Ajoutez à cela que je n'ai plus dix ans ; je suis dans ma treizième année ; depuis deux mois j'ai fait ma première communion et j'ai renouvelé, dans cette circonstance solennelle, à Dieu et aux hommes la promesse de préférer toujours le devoir au plaisir. Tout concourt donc à augmenter mes torts. Puisse la franchise avec laquelle je vais les exposer me mériter quelque indulgence !

Je commençai par m'assurer que la possibilité d'entrer dans l'île et d'en sortir existait toujours. La sécheresse au lieu de diminuer allait en augmentant. Il fallait tenir les vannes baissées toute la nuit pour pouvoir donner à la chute d'eau une force qui suffit à faire tourner les roues de l'usine. Le matin, avant l'ouverture des vannes, la Gartempe n'avait pas, en face de l'île, plus d'un pied et demi de profondeur. Il en était de même le soir à sept heures et un peu après que la petite filature avait cessé de marcher.

Je songeai ensuite à ce que je devais emporter avec moi. Il me fallait des vivres pour un jour, une hache et une scie. Je voulais me construire, à défaut de cabane proprement dite, une tente de feuillage supportée par des piquets. Pour cela des outils m'étaient nécessaires. J'avais besoin aussi d'une bêche et d'une pioche.

Mon expédition devait être à la fois scientifique et poétique. M. Aubrun m'avait appris que les Gaulois avaient coutume d'élever sur le lieu de la sépulture de leurs principaux chefs des tertres gazonnés plus ou moins en relief. Ces tertres existent encore en certains endroits et sont nommés *tumuli*, c'est-à-dire tombeaux.

Quelle joie ! quelle gloire ! si en fouillant le *tumulus* de l'île du Grand-Chef, je mettais à découvert des ossements, des glaives d'acier, des boucliers de bronze, des anneaux de fer, des colliers d'or, etc., etc.

Le *tumulus*, pour sûr, existait, quoique les Léonard en ignorassent l'existence. De la rive gauche de la Gartempe n'avais-je pas parfaitement vu par un jour ensoleillé, avec mes excellents yeux de douze ans, un tertre gazonné et proéminent qui ne pouvait être que le tombeau du grand chef.

Ce tertre paraissait, à la vérité, de très-peu d'étendue, précisément cela prouvait que le tombeau avait été proportionné aux dimensions de l'île. Il en serait plus facile à fouiller. Avec une bonne pioche et une bêche neuve, telles que celles que je me procurerais, il ne

me faudrait pas plus de trois ou quatre heures pour éventrer le tumulus de l'île de la Gartempe.

S'il faut tout dire, je comptais sur le succès pour me faire pardonner. Que pourrait objecter M. Aubrun lorsqu'au retour de mon île, je déposerais à ses pieds un carquois garni de flèches, ou un javelot, ou une framée, ou un glaive, ou un bouclier, quelque chose enfin ayant appartenu au grand chef ? Evidemment il serait désarmé.

Enfin il vint à luire, le jour que j'avais fixé pour mon départ ! Je l'eusse commandé expressément à la Providence, qu'Elle n'aurait pu me le faire plus riant et plus serein. C'était le 5 juillet. Dès trois heures j'étais sur pied, et je me glissais à pas de loup hors de la maison et hors de la cour. Outre qu'à cette heure matinale, je ne devais rencontrer personne dehors, il me tardait d'arriver le plus tôt possible, afin d'avoir plus de temps à séjourner.

Avant de quitter ma chambre, j'eus soin d'y laisser, bien en évidence, au milieu du parquet, une large lettre à l'adresse de Monsieur Aubrun.

C'était le moyen inventé par moi pour calmer les inquiétudes de mon précepteur.

Ma sortie de la maison s'effectua sans encombre ; tout le monde dormait profondément. Je ne trouvai également personne sur mon chemin. Je me croyais donc sauvé, lorsque tout-à-coup, je me rencontrai face à face avec le père Marsiquet, le garde-champêtre de la commune.

Ce n'était pas son zèle, c'étaient ses rhumatismes qui abrégèrent le sommeil du père Marsiquet.

Cet homme extra-matinal s'étonna pourtant de me voir levé de si bonne heure.

Il est certain qu'il n'est pas ordinaire à un écolier de mon âge et de ma condition de courir seul les champs à quatre heures du matin.

Après tout, cependant, le garde-champêtre n'était chargé que de surveiller les marnudeurs ; or, je ne pouvais pas déceimment être soupçonné de marnude.

Ce fut donc bien moins pour remplir son devoir que par politesse que le vieux garde m'adressa la parole.

— Bonjour, monsieur de Puyjoubert, me dit-il.

— Bonjour, père Marsiquet, répondis-je.

— Vous êtes bien matinal, ce matin, mon jeune monsieur ; savez-vous qu'il est à peine quatre heures ?

— Vous m'étonnez, dis-je, je croyais que cinq heures étaient sonnées. J'en serai quitte pour attendre quelques minutes l'ouverture de l'église paroissiale.

Une faute va rarement seule. J'avais oublié ma prière du matin ; maintenant je commettais deux

mensonges, le premier en affectant de m'être trompé sur l'heure, le second en assurant que j'allais prier à l'église.

Le brave homme fut complètement ma dupe.

— Dieu vous bénisse, mon jeune monsieur, c'est bien à vous d'aller le prier de si bon matin. Vous ressemblez à votre sainte femme de mère qui entendait quasi la messe tous les jours lorsqu'elle habitait Laforest.

Le vieux garde s'en alla en me tirant respectueusement son chapeau.

Rarement compliments me passèrent aussi fort que ceux du père Marsiquet. Il me parlait d'être dans mon île.

Je me sentais en veine de sottises tant que je restais sur la terre ferme.

J'eus quelque peine à descendre dans le lit de la rivière, à cause des aulnes et des osiers qui en obstruaient presque partout le bord. Par exemple j'éprouvai une sensation délicieuse au contact de cette eau fraîche et limpide. La nuit avait été brillante, et on pense bien que l'état d'esprit dans lequel je me trouvais n'avait pas contribué à la rafraîchir pour moi.

Comme je n'étais pas venu là pour prendre un bain de pied, je me dirigeai hardiment vers l'île. Arrivé à moitié chemin, le courant se trouva plus fort et plus rapide que je ne l'avais cru. L'eau m'arrivait à la ceinture ; sans perdre pied précisément, je sentais mes jambes vaciller. J'eus un moment d'hésitation.

— Si je retournais sur mes pas ? pensai-je malgré moi.

— Non ! m'écriai-je tout haut. A la garde de Dieu ! Que ma destinée s'accomplisse !

Et, ramassant toutes mes forces, en dépit des cailloux qui me meurtrissaient les pieds, ployant sous le poids de ma charge, je parvins péniblement à une petite baie en miniature par laquelle je m'étais toujours promis de pénétrer dans l'île du Grand-Chef. J'y arrivai si fatigué que je me laissai tomber sur le gazon.

Au bout de quelques minutes de repos, je me levai vivement. J'étais à la vue de tous ceux qui passaient sur la rive gauche de la Gartempe. Il était prudent de m'avancer dans l'intérieur de l'île. J'y fus au bout de quatre pas. Un chêne de moyenne grosseur et quelques plants de noisetiers formaient un massif dans lequel j'entrai en me laissant. Ma joie fut grande en constatant que ce fourré me dérobnait à tous les regards. Si je ne voulais pas être vu, je voulais voir. J'y parvins en pratiquant avec une serpette, dont je m'étais muni, quelques éclaircies discrètes dans les branches

et les feuilles de mon bosquet. Je doute que Caseneuve ait rencontré dans sa grande Ile de l'Océan un abri aussi charmant et aussi confortable, étant donnée la saison d'été.

CHAPITRE XV.

Mon Journal.

Cinq heures du matin.—Tous ceux qui ont vécu dans une Ile déserte ont calculé l'heure au soleil. Il est certain que cette façon de mesurer le temps est bien plus poétique et plus naturelle que la méthode employée par les porteurs de montres et les possesseurs d'horloges. Nous n'y prenons pas garde, parce que nous y sommes accoutumés; mais il est ridicule de tirer de la poche de son gilet je ne sais quelle petite machine ronde ayant la forme d'une bassinoire pour savoir l'heure, tandis que le grand régulateur des jours et des nuits, le soleil, se promène majestueusement au-dessus de nos têtes. On me dira que parfois le soleil se cache. Eh bien! est-ce que la montre ne retarde pas ou n'avance pas, ou même ne s'arrête pas tout-à-fait? Tant il y a qu'en prévision de mon séjour dans l'Ile du Grand-Chef, ou dans une autre, j'avais prié M. Aubrun de m'apprendre à connaître l'heure au soleil.

J'avoue humblement que je n'ai jamais rien compris aux explications qu'il me donna à ce sujet. *Forem* m'a donc été de porter ma montre dans mon Ile. Cette montre est un cadeau de ma mère. Que de promesses d'être sage je fis le jour où je la reçus! —Ne pensons plus à cela.—La Gartempe qui va bientôt faire sa crue, ne laissera qu'à sept heures du soir. J'ai donc quatorze heures environ à rester ici. Ce n'est pas trop.

Cinq heures et demie.—Quelamage! Je crois que tous les oiseaux du pays se sont donné rendez-vous sur les arbres de mon Ile. Je distingue le chant du rossignol, celui de l'alouette, celui du pinson, voici un merle qui siffle. Je suis sûr que Julien Caseneuve n'a pas entendu dans son Ile un pareil concert. Tous ces oiseaux, au brillant plumage, ne chantent pas ou chantent mal. Au contraire, nos petits oiseaux français, si modestement habillés de noir, de brun, de gris ou de cendré, sont des artistes de premier ordre. Le bon Dieu a bien fait; il ne faut pas que les uns aient tout et les autres rien.

La branche de noisetier que j'ai enfoncée dans la rivière indique cinq pieds d'eau.

Alex jactu est, comme disait M. Aubrun. Les dés sont hors du cornet. Je voudrais quitter l'Ile que je ne le pourrais pas. Si le courant a failli m'emporter

lorsqu'il n'y avait que deux pieds d'eau et que les vanes étaient baissées, que serait-ce maintenant? Je serais enlevé, roulé et noyé en moins de cinq minutes.

Six heures et demie.—Voilà qui est étrange! Je me sens troublé, inquiet. Ces cinq pieds d'eau me font l'effet d'un gouffre éternellement infranchissable. Je savais pourtant que cette crue aurait lieu et j'aurais été très-ennuyé si elle eût manqué. De bonne foi est-on dans une Ile déserte et séparé du commerce des hommes lorsqu'on n'a à faire que quelques pas pour retrouver son gîte.

7 heures.—Ce que c'est que l'imagination! Mon inquiétude persiste. Si je déjeûnais? C'est ce que j'ai de mieux à faire. Voici deux jours que je ne mange presque rien et deux nuits que je passe sans sommeil. Evidemment mon inquiétude vient de la faiblesse et de la fatigue que j'éprouve. Je serai un autre homme après avoir déjeûné.

7 heures et trois quarts.—Quel excellent déjeûner je viens de faire! Je ne crois pas, depuis que j'existe, avoir mangé jamais d'aussi bon appétit. Par exemple, rien ne m'empêche maintenant de griller une cigarette. Ce ne serait pas la peine d'avoir quitté Laforest et mon précepteur, si je ne pouvais pas me donner ce petit plaisir défendu.

8 heures.—C'est le moment où M. Aubrun entre dans ma chambre. Le pauvre homme va passer un vilain quart d'heure en ne me trouvant pas et en trouvant ma lettre. Les Léonard ne seront pas moins alligés. Je regrette sincèrement l'inquiétude que je cause à ces braves gens; mais est-ce ma faute? Il aurait fallu être un saint pour ne pas se laisser du séjour de Laforest. On aurait dû me mettre dans un autre collège, ou bien me rappeler simplement à Puyjoubert. Maman, je le dis avec tout le respect que je lui dois, s'est trompée en me reléguant si loin d'elle. Quo n'a-t-elle écouté son cœur! Je suis sûr que c'est M. Desourteaux qui l'a conseillé en cette circonstance. Cet homme-là m'a toujours été fatal.

Pourvu que M. Aubrun ait tenu compte de ma prière et qu'il n'ait pas écrit sur-le-champ à ma mère pour lui raconter mon escapade. Mon plaisir d'être ici serait bien diminué si je pouvais croire que maman sera alligée en apprenant demain matin mon équipée.

8 heures et demie.—La journée sera plus chaude encore que celle d'hier. Le soleil commence à darder déjà ses rayons brûlants mal arrêtés par le feuillage.

10 heures et quart.—Je ne suis pas venu là pour y rester comme un rat dans son trou. Je n'aperçois aucune figure humaine sur les deux rives de la Gartempe. Sortons un peu et parcourons nos domaines.

10 heures et demie.—Mon île a cent cinquante pas de long sur quatre-vingts de large. A gauche le terrain se creuse en façon de petite baie ; il s'avance à droite imitant un petit cap. Ce cap n'est autre chose que le *tumulus* du grand chef dont je ne parlerai pas à m'occuper. Je viens de compter dans mon royaume insulaire deux chênes, quatre peupliers, six aulnes, plusieurs noisetiers et quantité d'autres arbustes dont je ne connais pas les noms.

Que vois-je grand Dieu ? Des traces de pas d'hommes ! Quelqu'un est venu récemment ici, car ces empreintes paraissent presque fraîches. Quel est ce *Vendredi* ? J'ai bien fait d'apporter une hache. Je m'en servirai, s'il le faut, pour ma défense.

11 heures.—Maintenant que la surprise du premier moment est passée, il s'agit de m'expliquer la présence de ces traces humaines. Je me trompais en pensant que l'île du Grand-Chef n'était visitée par personne.

11 heures et demie.—En peu de temps j'ai pris sept goujons : une vraie pêche miraculeuse. Il est évident que mon île est très-peu fréquentée et que les poissons qui l'environnent vivent dans l'ignorance de l'hameçon. Je n'ai jamais pu prendre ailleurs que quatre goujons. Il n'y a pas de fumée qui tienne, je vais faire cuire ma pêche sur les braises chaudes et la manger.

1 heure.—Il me semble apercevoir plusieurs personnes dans la prairie située sur la rive gauche de la Gartempe. Je ne me trompe pas. Je distingue M. Aubrun, Léonard, Léonardou et le vieux garde-champêtre de la commune, le père Marsiquet.

Il est évident que tout le monde s'occupe de moi et est à ma recherche.

2 heures.—La journée est toujours d'une chaleur accablante ; mais le soleil se voile çà et là de quelques petits nuages ; un vent frais commence à souffler. Profitons de ce léger abaissement de température pour jouer de la pioche et de la bêche autour du *tumulus*. Jusqu'à cette heure, j'avoue que le courage m'a manqué, tant il faisait chaud.

4 heures.—La pioche et la bêche de Léonardou sont lourdes pour des bras de treize ans accoutumés à manier la plume. Si j'avais réussi, cette fatigue ne serait rien. Malheureusement l'insuccès a été complet. J'ai creusé et bouleversé tout le prétendu *tumulus* sans y rien rencontrer. Le grand chef gaulois, s'il a jamais existé, n'a pas été enterré là.

7 heures.—Mon Dieu ! Mon Dieu ! que vais-je devenir ? La rivière ne décroît pas, au contraire elle augmente à vue d'œil. Ses flots sont troublés et limoneux comme après plusieurs jours de grandes pluies.

8 heures.—Je ne puis plus me le dissimuler. La rivière a débordé. J'ai sous les yeux une inondation de la Gartempe. Je suis condamné à passer ici la nuit et la journée de demain, peut-être plus longtemps encore, par conséquent à mourir de faim, puisque mes provisions sont épuisées. Fatale curiosité ! Malheu-

reuse désobéissance ! Oh ma pauvre mère ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! ayez pitié de moi !

8 heures et un quart.—Les éclairs se succèdent avec rapidité, le tonnerre gronde avec fracas ; de grosses gouttes de pluie mêlée de grêlons commencent à tomber. J'arrête ici ce journal commencé dans la joie et que j'achève dans l'angoisse et les larmes. Je vais faire ma prière du soir et me recommander à la miséricorde divine. Elle seule peut me sauver.

—L'orage qui éclata cette nuit est le plus terrible que j'aie vu de ma vie.

Je ne me rends pas encore compte aujourd'hui de la manière dont j'ai pu passer ces heures affreuses. Lorsque le jour parut enfin, mon courage se ranima un peu, j'arborai un signal de détresse au sommet d'un chêne élevé et j'allumai un grand feu pour attirer l'attention des ouvriers qui travaillaient aux champs. Mon attente ne fut pas longue, un paysan aperçut mes signaux et s'approcha assez près de la rive pour que je pusse me faire connaître et demander du secours.

Au bout d'une demi-heure je vis accourir Mr. Aubrun, Léonard, Léonard et Léonardou, ils étaient suivis d'une dizaine de métayers. Pendant qu'on délibérait sur les moyens à prendre pour me délivrer, arriva Pierre Rougier, le fermier qui m'avait conduit à Laforest. Il était monté sur un cheval de forte encolure et suivi d'un magnifique chien de Terre-Neuve.

Rougier, qui n'aimait pas les longues discussions quand il fallait agir, se précipita à l'eau avec son cheval à qui le chien montrait la route. Après une demi-heure de lutttes, Rougier et sa monture s'approchèrent si près de moi qu'il me fut possible, leste comme j'étais, de sauter en croupe derrière le fermier. Le cheval reprit aussitôt, en sens inverse, toujours précédé du chien, le chemin qu'il venait de faire. Il était sur le point d'atteindre la rive, lorsqu'une poutre, emportée par l'inondation, le frappa au poitrail ; il s'effaissa dans l'eau. Je poussai un cri d'angoisse auquel répondit un aboiement. Il me sembla que le chien de Terre-Neuve me saisissait par les cheveux. Puis je ne sentis plus rien...

—Je fus bien étonné en me réveillant à Laforest, dans ma chambre, de trouver à mon chevet le docteur Désourteaux. Il me fallut quelque temps pour me rappeler l'île du Grand-Chef, l'inondation, mes angoisses, mon sauvetage et ses péripéties.

—Mon Dieu ! m'écriai-je à haute voix, je vous remercie de m'avoir sauvé. Je vous promets de ne plus désobéir dorénavant.

—Quel saint vous auriez fait, dit d'un ton bourru le docteur, si vous aviez tenu le quart des promesses que vous avez faites dans votre vie !

Le docteur m'annonça alors d'une voix sèche que ma mère était arrivée à Laforest le jour même où j'étais allé me cacher dans l'île du Grand-Chef. Mon absence l'avait vivement frappée et elle se trouvait en proie à une fièvre ardente. Pendant quinze jours elle resta entre la vie et la mort. Enfin Dieu me la rendit. Peu de jours après nous partîmes pour le Berri. J'étais complètement corrigé. Puisse mon exemple servir !